

PAR L'AUTEUR DE *L'HOMME CRAIE*

C.J. TUDOR



LES
INCANDESCENTES

Pygmalion 

Les Incandescentes

DU MÊME AUTEUR

L'Homme craie, Pygmalion, 2018, J'ai lu, 2019

La Disparition d'Annie Thorne, Pygmalion, 2019, J'ai lu,
2020

L'Ombre des autres, Pygmalion, 2021, J'ai lu, 2022

C.J. Tudor

Les Incandescentes

Traduit de l'anglais
par Thibaud Eliroff

Pygmalion 

Titre original :
THE BURNING GIRLS

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© C.J. Tudor, 2021
© 2022, Pygmalion, département de Flammarion
pour l'édition en langue française
ISBN : 978-2-0802-4963-0

*À Neil, Betty et Doris.
Le grand, la belle et la poilue.*

Incandescentes :

D'après Wikipédia, l'encyclopédie libre

Poupées de brindilles spécifiques au petit village de Chapel Croft, dans le Sussex, servant à commémorer les Martyrs du Sussex – huit villageois morts sur le bûcher durant les Persécutions mariales (1555-1558). Deux de ces martyrs étaient des jeunes filles. Les incandescentes sont brûlées au cours d'une cérémonie annuelle en mémoire de cette purge.

Prologue

Quel genre d'homme suis-je ?

Une question qu'il se posait souvent, ces temps-ci.

Je suis un homme de Dieu. Je suis Son serviteur. J'accomplis Sa volonté.

Mais cela suffisait-il ?

Il observa la petite maison blanchie à la chaux. Toit de tuiles rouges, murs mangés de clématite violet vif et baignés par la lumière déclinante du soleil de fin d'été. Des oiseaux pépiaient dans les arbres. Des abeilles bourdonnaient paresseusement parmi les buissons.

Ici réside le mal. Ici, dans le plus innocent des paysages.

Il remonta la courte allée d'un pas lent. La peur lui nouait douloureusement les entrailles. Il leva la main pour frapper, mais la porte s'ouvrit avant qu'il n'en ait eu l'occasion.

— Oh, Dieu merci. Grâce au Seigneur, vous voici.

La mère se tenait affaissée sur le seuil de maison. Cheveux bruns ternes collés au crâne. Elle avait les yeux injectés de sang, la peau grise et ridée.

Voilà ce que fait Satan, quand il s'invite chez vous.

Il entra. Ça puait. Une odeur aigre, sale. Comment en était-on arrivé là ? Il leva le regard vers l'escalier. Les ténèbres en haut des marches exsudaient la malveillance. Il posa la main sur la rambarde. Ses jambes refusèrent de

bouger. Il serra les paupières, prit une profonde inspiration.

— Mon père ?

Je suis un homme de Dieu.

— Montrez-moi.

Il commença à monter. En haut, il n'y avait que trois portes. Un garçon au visage flasque, vêtu d'un tee-shirt et d'un short tachés, jeta un coup d'œil par l'entrebâillement de l'une d'elles. À l'approche de la silhouette en habits noirs, il referma précipitamment.

L'homme de foi poussa la porte voisine. La chaleur et l'odeur le frappèrent comme une entité physique. Il plaqua la main contre sa bouche et réprima un haut-le-cœur.

La literie était maculée de sang et de fluides corporels. Des sangles attachées à chacun des montants du lit pendaient, inutiles. Au centre du matelas trônait une grande boîte en cuir, ouverte. De robustes lanières maintenaient son contenu en place : un lourd crucifix, une bible, de l'eau bénite, des vêtements en mousseline.

Deux objets manquaient. Il les aperçut sur le sol. Un scalpel et un long couteau cranté. Tous deux poisseux de sang. Du sang, il y en avait beaucoup, toute une flaque sombre qui dessinait une cape rubis autour du corps.

Il déglutit, la bouche aussi sèche qu'un champ en été.

— Seigneur Dieu... Que s'est-il passé ici ?

— Je vous l'ai dit. Je vous ai dit que le diable...

— Assez !

Il remarqua quelque chose sur la table de nuit. S'en approcha. Un petit boîtier noir. Il l'observa un moment puis se tourna vers la mère, qui patientait sur le pas de la porte. Elle se tordait les mains en lui jetant des regards désespérés.

— Qu'allons-nous faire ?

Nous. Parce que c'était aussi son problème, maintenant.

Il reporta les yeux sur le corps mutilé et ensanglanté.

Quel genre d'homme suis-je ?

— Allez chercher des chiffons et de l'eau de Javel.

WELDON HERALD, JEUDI 24 MAI 1990
ADOLESCENTES PORTÉES DISPARUES

La police a lancé un appel à témoins concernant deux adolescentes du Sussex portées disparues : Merry Lane et Joy Harris. Les deux jeunes filles, qui auraient fugué ensemble, sont âgées de quinze ans. Joy a été vue pour la dernière fois à un arrêt de bus à Henfield le soir du 12 mai. Merry a quitté son domicile de Chapel Croft une semaine plus tard, le 19 mai, après avoir laissé un mot.

La police ne soupçonne pas un acte criminel, mais se préoccupe de l'état de santé des deux jeunes filles et les invite à prendre contact avec leur famille respective.

« Vous n'aurez pas d'ennuis. Ils sont inquiets. Ils veulent juste savoir que vous êtes saines et sauvées et vous dire que vous pouvez rentrer chez vous n'importe quand. »

Joy est décrite comme élancée, 1,65 m, longs cheveux blond clair et traits délicats. La dernière fois qu'elle a été vue, elle portait un tee-shirt rose, un jean délavé et des baskets Dunlop Green Flash.

Merry est décrite comme mince, 1,70 m, cheveux bruns courts. La dernière fois qu'elle a été vue, elle portait un pull gris large, un jean et des tennis en toile noirs.

Si vous les avez vues, contactez la police de Weldon au 01323 456723 ou appelez Crimestoppers¹ au 0800 555 111.

1. Parfois appelé « Échec au crime » en français, *Crimestoppers* (ou *Crime Stoppers*) est un programme permettant aux citoyens de partager anonymement des informations sur des activités de nature criminelle. Ce programme est essentiellement présent dans les pays anglophones. (Toutes les notes sont du traducteur.)

1.

— C'est là une situation fâcheuse.

Mgr John Durkin sourit avec bienveillance.

J'ai la quasi-certitude que Mgr John Durkin fait tout avec bienveillance, même couler un bronze.

Le plus jeune évêque que le diocèse de North Notts ait connu est également un excellent orateur, auteur de plusieurs articles théologiques salués par ses pairs, et ça me surprendrait qu'il n'ait pas au moins essayé de marcher sur l'eau.

C'est aussi un connard.

Je le sais. Ses collègues le savent. Son équipe le sait. Je pense que, secrètement, même lui le sait.

Malheureusement, personne ne le lui dira en face. Certainement pas moi. Certainement pas aujourd'hui. Pas tant qu'il tient mon job, ma maison et mon avenir entre ses mains manucurées.

— C'est le genre de choses à même d'ébranler la foi des membres de la communauté, poursuit-il.

— Ils ne sont pas ébranlés. Ils sont tristes et en colère. Mais je ne laisserai pas cette histoire réduire en miettes tout ce que nous avons accompli. Je n'abandonnerai pas ces gens au moment où ils ont le plus besoin de moi.

— Mais est-ce le cas? Les effectifs sont au plus bas. Les cours sont annulés. J'ai entendu dire que l'aumônerie allait être affectée à une autre église.

— Les bandes jaunes de la scène de crime et les agents de police suffiront à faire fuir les paroissiens. Ce n'est pas une communauté qui apprécie les forces de l'ordre outre mesure.

— Je le comprends...

Non, il ne comprend pas. Durkin ne s'approche un tant soit peu des quartiers pauvres que lorsque son chauffeur se trompe de chemin en l'emmenant à sa salle de gym privée.

— Ce n'est que temporaire, j'en suis certain. Je peux regagner leur confiance.

Je n'ajoute pas qu'il le faut. J'ai commis une erreur et je dois la réparer.

— Alors maintenant, vous pouvez accomplir des miracles? (Avant que je puisse répondre ou protester, il poursuit d'une voix suave :) Écoutez, Jack, je sais que vous avez fait ce que vous pensiez être le mieux, mais votre implication était déplacée.

Je raidis le dos et me recule dans ma chaise, en réfrénant le réflexe de croiser les bras comme le font les ados boudeurs.

— Je croyais que c'était notre mission. De nouer des liens de proximité avec la communauté.

— Notre mission est de préserver la réputation de l'Église. Nous vivons des temps difficiles. Partout, des lieux de culte ferment. De moins en moins de gens assistent aux offices. Nous menons un dur combat même sans cette publicité négative.

Voilà la véritable préoccupation de Durkin. Les journaux. Les RP. L'Église n'a pas bonne presse, même quand tout va bien, et je n'ai vraiment pas arrangé les choses. En

essayant de sauver une petite fille, au lieu de quoi je l'ai condamnée.

— Et donc ? Vous voulez ma démission ?

— Pas du tout. Il serait dommage que quelqu'un de votre *calibre* nous quitte. (Le bout de ses doigts joints forme une cloche.) Et ça ne ferait pas bonne impression. Ce serait admettre notre culpabilité. Nous devons réfléchir très soigneusement à notre prochain mouvement.

Je n'en doute pas. Surtout si l'on tient compte du fait que mon affectation était son idée. Je suis son animal de concours. Et j'ai joué mon rôle à la perfection, en faisant de l'église à l'abandon des quartiers sensibles un centre névralgique de la communauté.

Jusqu'à Ruby.

— Que suggérez-vous ?

— Une mutation. Quelque chose de moins exposé pendant quelque temps. Une petite église du Sussex s'est subitement retrouvée privée de prêtre. Le temps qu'ils nomment un remplaçant, ils ont besoin d'un pasteur intérimaire.

Je le dévisage, tandis que la terre chavire sous mes pieds.

— Pardon, mais c'est impossible. Ma fille passe son GCSE¹ l'année prochaine. Je ne peux pas l'emmener vivre à l'autre bout du pays.

— J'ai déjà réglé les détails de votre transfert avec Mgr Gordon, du diocèse de Weldon.

— Vous avez *quoi* ? *Comment* ? L'annonce a-t-elle été publiée ? Il y a sûrement un candidat local plus approprié...

Il chasse l'argument d'un geste.

1. General Certificate of Secondary Education. Diplôme qui sanctionne la fin de l'enseignement secondaire au Royaume-Uni, que les Britanniques passent vers l'âge de seize ans.

— Nous discutons. Votre nom est sorti. Il m'a parlé du poste à pourvoir. Heureux hasard.

Et Durkin peut tirer plus de ficelles que ce foutu Geppetto.

— Essayez de voir le bon côté des choses, dit-il. C'est un coin magnifique. L'air pur, les champs. Une petite communauté sans histoires. Ça vous fera du bien, à vous et à Flo.

— Je crois savoir ce qui est bon pour ma fille et moi. La réponse est non.

— Permettez-moi d'être direct, Jack. (Ses yeux croisent les miens.) Ceci n'est pas une putain de requête.

Ce n'est pas par hasard que Durkin est devenu le plus jeune évêque en charge du diocèse, et ça n'a rien à voir avec sa bienveillance.

Je serre les poings sur mes genoux.

— Message reçu.

— Excellent. Vous commencez la semaine prochaine. N'oubliez pas vos bottes en caoutchouc.

2.

— Bon Dieu !

— Tu blasphèmes encore.

— Je sais, mais... (Flo secoue la tête.) Quel trou paumé.

Elle n'a pas tort. J'arrête la voiture pour examiner notre nouvelle maison. Enfin, notre maison spirituelle. Celle où nous vivons est sa voisine : un modeste cottage qui serait coquet sans son inclinaison prononcée, qui lui donne l'air de vouloir dévaler la pente, brique après brique.

La chapelle elle-même est petite, carrée et d'un blanc écru sale. Elle ne ressemble pas vraiment à un lieu de culte. Il n'y a ni haut plafond, ni croix, ni vitraux. Quatre fenêtres ordinaires percent la façade : deux en bas, deux en haut. Entre ces dernières, une horloge, autour de laquelle une inscription tarabiscotée proclame :

*Rachetez le temps, car les jours sont mauvais*¹.

1. Tous les passages de la Bible cités le sont dans la traduction de Louis Segond. Ici, Éphésiens, 5 : 16.

Sympa. Malheureusement, le *z* de *rachetez* s'est estompé, ce qui donne une touche de familiarité à l'ensemble.

Je descends de voiture. L'air humide colle immédiatement mes vêtements à ma peau. Tout autour de nous, il n'y a rien d'autre que des champs. Le village compte deux douzaines de maisons, un pub, un drugstore et une salle polyvalente. On n'entend que le chant des oiseaux et l'occasionnel bourdonnement d'une abeille. Ça me met les nerfs en pelote.

— OK, dis-je en essayant de montrer plus d'enthousiasme que d'effroi. Allons jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Tu ne veux pas plutôt aller voir où on va vivre ?

— D'abord la maison de Dieu. Ensuite celle de ses enfants.

Flo lève les yeux au ciel. Sa façon de me dire à quel point je suis stupide et rasoir. Les adolescents peuvent faire passer beaucoup de messages en levant les yeux au ciel. Ce qui est heureux, car la communication verbale se heurte à un mur de brique dès l'âge de quinze ans.

— Du reste, j'ajoute, nos meubles sont toujours coincés dans les embouteillages de la M25. Au moins, la chapelle a des bancs.

Elle claque la portière et m'emboîte le pas en traînant les pieds avec mauvaise humeur. Je l'observe à la dérobée : carré irrégulier de cheveux noirs, anneau nasal (obtenu de haute lutte et qu'elle enlève pour aller au lycée) et gros appareil photo Nikon pendu presque en permanence à son cou. Je me dis souvent que ma fille ferait une Winona Ryder convaincante dans le remake de *Beetlejuice*.

Un long chemin relie la route à la chapelle. Une boîte à lettres en métal fatiguée se dresse juste devant le portail. On m'a expliqué que s'il n'y avait personne pour nous accueillir, c'est là que je trouverais les clés. Je soulève le

couvercle, plonge la main à l'intérieur et... bingo. J'en ressors deux clés argentées, qui doivent être celles du cottage, et une lourde chose en fer tout droit sortie des romans de Tolkien. Je présume que c'est celle de la chapelle.

— Bon, au moins nous pouvons entrer, dis-je.

— Super, fait Flo sans un sourire.

Je l'ignore et pousse le portail. Le sentier est raide et inégal. Des pierres tombales penchées surgissent de part et d'autre parmi l'herbe livrée à elle-même. Un monument plus haut se dresse à ma gauche. Un obélisque d'un gris lugubre. Ce que je prends pour des bouquets de fleurs mortes ont été déposés à sa base. De près, ce ne sont pas des fleurs mortes. Ce sont de petites poupées de brindilles.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Flo en s'emparant de son appareil sans les quitter des yeux.

— Des incandescentes, je réponds par automatisme.

Elle s'accroupit pour prendre quelques clichés avec son Nikon.

— C'est une sorte de tradition du coin. J'ai lu ça sur Internet. On les confectionne pour commémorer les Martyrs du Sussex.

— Les quoi ?

— Des villageois qui sont morts sur le bûcher durant les purges de la reine Mary I^{re} contre les protestants. Deux jeunes filles ont été tuées devant cette chapelle.

Elle se lève, une grimace au visage.

— Et les gens fabriquent des poupées de brindilles bien flippantes pour se souvenir d'elles ?

— Et à chaque date anniversaire, ils les brûlent.

— Ça fait *beaucoup* trop *Blair Witch*.

Je jette un dernier coup d'œil dédaigneux aux poupées en m'éloignant.

— La campagne et ses traditions « pittoresques ». Tu vas adorer.

Flo sort son portable et prend deux photos de plus, sans doute pour les partager avec ses amis à Nottingham — *Regardez ce que font ces tarés de péquenauds* —, et me suit.

Nous arrivons à la porte de la chapelle, et j'enfonce la clé en fer dans la serrure. Celle-ci est un peu grippée, si bien que je dois forcer pour faire pivoter le métal. La porte s'entrouvre avec un grincement. Un *vrai* grincement, comme ceux qu'on entend dans les films d'horreur. Je pousse le battant jusqu'à la butée.

La pénombre qui règne à l'intérieur contraste avec le soleil d'août. Mes yeux mettent un moment à s'y accoutumer. Des rayons de lumière filtrés par les fenêtres crasseuses donnent à voir un épais nuage de particules de poussière en suspension.

Le plan est inhabituel : une courte nef, où il y a à peine la place pour une douzaine de rangées de bancs face à l'autel. De chaque côté, d'étroits escaliers de bois mènent à un balcon où d'autres bancs dominant l'assemblée, comme un minuscule théâtre, ou une arène de gladiateurs. Je me demande comment diable ce lieu a survécu aux normes anti-incendie.

L'air sent le renfermé et l'inactivité, ce qui est étrange si l'on considère que la chapelle était encore utilisée il y a quelques semaines. Elle parvient aussi, comme toutes les églises, à être froide et étouffante en même temps.

Au fond de la nef, je remarque qu'une petite zone a été circonscrite par deux barrières de sécurité jaunes. Une pancarte de fortune pend à l'une d'elles.

Danger. Sol inégal. Dalles déchaussées.

— Je révisé mon jugement, déclare Flo. C'est littéralement le trou du cul du monde.

— Ça pourrait être pire.

— Comment ?

— Vers du bois, humidité, infestation de cafards ?

— Je sors, dit-elle en s'éloignant d'un pas lourd.

Je ne la suis pas. Mieux vaut la laisser digérer. Je n'ai pas grand-chose à dire pour la consoler. Je l'ai arrachée à la ville qu'elle adore et au lycée où elle s'est fait une place pour l'amener dans cet endroit qui n'a rien d'autre à offrir que des champs et l'odeur de la bouse de vache. La gagner à ma cause va nécessiter pas mal de travail.

Je lève les yeux vers l'autel en bois.

— Qu'est-ce que je fais là, Seigneur ?

— Je peux vous aider ?

Je fais volte-face.

Un homme se tient derrière moi. Élanqué, d'un teint de craie mis en évidence par des cheveux d'un noir huileux coiffés en arrière, dont l'implantation lui fait un V sur le front. Malgré la chaleur, il porte un costume sombre sur une chemise grise sans col. On dirait un vampire en route pour un club de jazz.

— Je n'avais jamais eu de réponse aussi directe, dis-je avec un sourire en lui tendant la main. Jack.

Il continue de me dévisager avec suspicion.

— Je suis le gardien de cette église. Comment avez-vous ouvert ?

Et je comprends. Je ne porte pas mon col, et on s'est probablement contenté de l'informer que le « révérend Brooks » arrivait aujourd'hui. Il aurait pu chercher à quoi je ressemblais sur Internet, mais ça ne m'étonnerait pas qu'il soit resté à l'encre et à la plume.

— Pardon. Jack Brooks. Révérend Brooks.

Ses yeux s'agrandissent légèrement. Un soupçon de rose colore ses joues. Je l'admets, mon prénom fait cet effet. Je l'admets, ça m'amuse.

— Bonté divine. Je suis désolé, c'est juste que ce n'est pas...

— Ce à quoi vous vous attendiez ?

— Non.

— Quelques centimètres en plus, quelques kilos en moins, un physique plus avenant ?

Puis une voix crie :

— MAMAN !

Je me retourne. Flo se tient sur le seuil, blanche comme un linge, les yeux affolés. Mes alarmes maternelles se mettent à hurler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a une fille, dehors. Elle... Je pense qu'elle est blessée. Viens. *Maintenant.*

3.

La fille en question ne doit pas avoir plus de dix ans. Elle porte une robe qui a dû être blanche, ses pieds sont nus... et elle est couverte de sang.

Le liquide poisseux a teinté le blond de ses cheveux en un brun roux, strié son visage d'écarlate et taché sa robe d'un marron foncé. Tandis qu'elle remonte le chemin dans notre direction, ses pieds laissent de petites traces sanglantes sur le sol.

Je la dévisage en essayant frénétiquement de comprendre ce qui a pu se passer. A-t-elle été renversée par une voiture ? Je n'en vois pas sur la route. Et il y a *tant* de sang. Comment peut-elle encore tenir debout ?

Je m'approche d'elle avec prudence et m'accroupis.

— Ma chérie, tu es blessée ?

Elle lève les yeux vers moi. D'un bleu saisissant, rendu brillant par le choc. Elle secoue la tête. Pas blessée. Alors d'où vient tout ce sang ?

— OK. Tu peux me dire ce qui est arrivé ?

— Il l'a tuée.

Malgré la chaleur accablante, un frisson glacé me parcourt l'échine.

— Qui ?

— Pippa.

— Flo, dis-je sans élever la voix. Appelle la police.

Elle sort son téléphone et le fixe, incrédule.

— Pas de réseau.

Merde. Une impression de déjà-vu m'étreint avec une telle force que la tête me tourne. Du sang. Une fillette. Ça ne va pas recommencer.

Je pivote vers le vampire jazz, qui traîne près de la porte.

— Rappelez-moi votre prénom ?

— Aaron.

— Est-ce qu'il y a une ligne fixe à l'intérieur, Aaron ?

— Oui. Dans le bureau.

— Pouvez-vous aller téléphoner ?

Il hésite.

— La fille... Je la connais, dit-il. Elle est de la ferme Harper.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Poppy.

— OK, dis-je avec un sourire rassurant pour la fille. Poppy, nous allons chercher de l'aide.

Aaron n'a toujours pas bougé. Le choc, peut-être, ou simplement l'indécision. Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas très utile.

— Téléphone ! j'aboie.

Il se carapate dans l'église. Au bruit d'un moteur qui décélère, je lève les yeux au moment où une Range Rover apparaît à la sortie du virage et s'arrête abruptement devant le portail de la chapelle en faisant crisser ses pneus sur le gravier. La portière s'ouvre à la volée.

— *Poppy!*

Un homme massif aux cheveux couleur sable saute hors de la voiture et s'engage dans le chemin d'un pas décidé.

— Bon Dieu, Poppy ! Je t'ai cherchée partout. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête pour que tu t'enfuyes comme ça ?

Je me raidis.

— C'est votre fille ?

— Oui. Je suis Simon Harper, déclara-t-il comme si ce nom devait me dire quelque chose. Et vous, vous êtes qui ?

Je me mords la langue.

— Révérend Brooks, votre nouveau pasteur. Voudriez-vous me dire ce qui se passe ? Votre fille est couverte de sang.

Il me jette un regard noir. Il a quelques années de plus que moi, à vue de nez. Costaud mais pas gros. Un visage taurin. J'ai l'impression qu'il n'a pas l'habitude qu'on lui tienne tête, surtout une femme.

— Ce n'est pas ce que vous pensez.

— Vraiment ? Parce qu'on dirait qu'elle sort tout droit de *Massacre à la tronçonneuse*, intervient Flo.

Simon Harper lui jette un regard irrité, avant de revenir à moi.

— Je vous assure, *révérend*, que ce n'est qu'un malentendu. Poppy, viens par ici... ajoute-t-il en tendant la main.

Poppy se cache derrière moi.

— Votre fille prétend que quelqu'un a été tué.

— *Quoi ?*

— Pippa.

— Oh, pour l'amour de Dieu. (Il lève les yeux au ciel.) C'est ridicule.

— Eh bien, nous pouvons toujours laisser la police décider de ce qui est ridicule...

— C'est *Peppa*, pas Pippa... et Peppa est une *truie*.

— Je vous demande pardon ?

— Le sang, c'est du sang de *cochon*.

Je le fixe du regard. La sueur me picote le dos. Un tracteur se traîne sur la route. Simon Harper pousse un profond soupir.

— Est-ce qu'on peut aller à l'intérieur... la nettoyer ?
Je ne peux pas la ramener en voiture comme ça.
Je jette un coup d'œil au cottage délabré.
— Par ici.

Ma première fois dans notre nouvelle demeure. Pas vraiment la pendaison de crémaillère que j'imaginai. Flo rapporte deux chaises du jardin et nous faisons asseoir Poppy. Je déniche un torchon à peu près propre et une demi-bouteille de savon liquide sous l'évier. J'y repère également une lampe torche et une araignée grosse comme mon poing.

— Je vais voir dans la voiture, annonce Flo. Je crois qu'il y a des lingettes et un sweat à moi qui pourrait aller à Poppy.

— Excellente idée.

Elle ressort au petit trot. Elle a bon fond, malgré son attitude détestable.

Je mouille le torchon au robinet et m'accroupis près de Poppy. J'essuie le sang sur son visage.

Du sang de cochon. Comment une fillette peut-elle se retrouver couverte de sang de cochon ?

— Je sais que ça a l'air bizarre, dit Simon Harper, d'un ton qui se veut conciliant.

— Je ne juge pas. Règle numéro un, dans mon boulot.

Pieux mensonge. Je nettoie le sang sur le front et autour des oreilles de Poppy. Elle commence à ressembler davantage à une fillette et moins à une évadée d'un roman de Stephen King.

— Vous avez dit que vous alliez m'expliquer ?

— J'ai une ferme. La ferme Harper. Elle est dans la famille depuis des années. On a notre propre abattoir sur place. Certaines personnes s'opposent à cette idée...

Pas moi.

— À vrai dire, je pense qu'il est important de savoir d'où vient notre nourriture. Dans ma précédente paroisse,

la plupart des gamins croyaient que la viande poussait au milieu du pain chez McDonald's.

— Ouais... on est d'accord. On a essayé d'apprendre à nos deux filles la réalité du travail agricole. À ne pas être sentimentales. Rosie – l'aînée – n'a aucun problème avec ça, mais Poppy est plus... sensible.

J'ai l'intuition que « sensible » est un euphémisme pour autre chose. Je rabats les cheveux de Poppy en arrière. Ses yeux bleus brillants me fixent d'un regard vide.

— J'ai dit à Emma – c'est ma femme – qu'elle n'aurait jamais dû la laisser leur donner un nom.

— À qui ?

— Aux cochons. Ça faisait plaisir à Poppy... mais bien sûr, elle s'est attachée. À une truie, surtout.

— Peppa ?

— Oui.

— Ce matin, on a amené les cochons à l'abattoir.

— Ah.

— Poppy n'était pas censée être à la maison. Rosie l'avait emmenée à l'aire de jeux... Mais je ne sais pas ce qui s'est passé. Elles sont revenues plus tôt, et je n'ai pas revu Poppy avant de la trouver chez vous...

Il s'interrompt, l'air perplexe. J'imagine une enfant courir au milieu de cette scène épouvantable.

— Je ne comprends pas comment tout ce sang a atterri sur elle.

— Je pense... Elle a dû glisser et tomber par terre. En tout cas, elle s'est enfuie, et vous connaissez la suite... (Il lève les yeux vers moi.) Je me sens vraiment mal, vous n'avez pas idée. Mais c'est une ferme, c'est notre travail.

Je ressens une pointe de compassion. Après être allée rincer le torchon, je m'applique à nettoyer le sang qui reste encore sur le visage de Poppy. Puis je sors un élastique de ma poche et rassemble ses cheveux collants en une queue-de-cheval.

— Je savais bien qu'il y avait une petite fille là-dessous, lui dis-je avec un sourire.

Toujours aucune réaction. C'est un peu déconcertant. Cela dit, un traumatisme peut avoir cet effet. J'ai déjà vu ça. La vie d'un pasteur dans les quartiers défavorisés ne se résume pas à faire des gâteaux et animer des vide-greniers. On y rencontre pas mal de gens perturbés, jeunes comme vieux. Mais la maltraitance ne se limite pas aux villes. Ça aussi, je le sais.

Je me tourne vers Simon.

— Poppy a d'autres animaux familiers ?

— On a quelques chiens de ferme, mais on les garde au chenil.

— Ce serait peut-être une bonne idée que Poppy ait son propre animal de compagnie. Quelque chose de petit, comme un hamster, dont elle pourrait prendre soin ?

L'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il va accepter ma suggestion. Puis son visage se referme.

— Merci, révérend, mais je crois savoir comment m'occuper de ma fille.

Je suis sur le point de lui faire remarquer que manifestement non, quand Flo réapparaît dans la cuisine avec des lingettes pour bébé et un sweat-shirt à l'effigie de Jack Skellington.

— Ça fera l'affaire ?

Je hoche la tête, soudain gagnée par la fatigue.

— Très bien.

Du seuil de la maison, nous observons le père et la fille – vêtue du sweat de Flo qui lui descend aux genoux – grimper dans le 4 × 4 et s'éloigner.

Je passe un bras autour des épaules de Flo.

— Au temps pour la tranquillité de la campagne.

— Ouais. Peut-être bien qu'on va s'amuser, après tout.

Je glousse, avant d'apercevoir une sombre silhouette fantomatique se diriger vers le cottage, les mains serrées sur

un grand carton rectangulaire. Aaron. Je l'avais complètement oublié. Que diable a-t-il fait pendant tout ce temps ?

— Je suppose que la police est en route ? dis-je.

— Oh, non. J'ai vu Simon Harper partir, alors j'ai pensé que ce ne serait pas nécessaire.

Sérieusement ? Simon Harper a visiblement le bras long, dans le coin. Dans ces petites communautés, il y a toujours une famille à laquelle les autres se soumettent. Par tradition. Par peur. Ou les deux.

— Et puis je me suis souvenu, poursuit Aaron, que j'étais censé vous remettre ceci, à votre arrivée.

Il me tend le carton. Mon nom est imprimé dessus en caractères gras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Ça a été déposé à la chapelle hier.

— Par qui ?

— Je n'ai pas vu. Je me suis dit que ça devait être un cadeau de bienvenue.

— C'est peut-être de la part du précédent pasteur, suggère Flo.

— J'en doute, dis-je. Il est mort. (Je jette un coup d'œil à Aaron, consciente de ce que mes paroles peuvent avoir d'insensible.) J'ai été navrée d'apprendre le décès du révérend Fletcher. Ça a dû vous causer un choc.

— Vous pouvez le dire.

— Était-il malade ?

— Malade ? (Il me regarde curieusement.) On ne vous a pas prévenue ?

— J'ai entendu dire que sa mort avait été soudaine.

— Pour le moins. Il s'est suicidé.

4.

— Vous auriez dû me le dire.

La voix de Durkin est à peine audible à l'autre bout du fil.

— ... mation délicate... mieux vaut pas... détails.

— Je m'en fous. J'aurais dû le savoir.

— N'y voyez... personnel... désolé.

— Qui est au courant ?

— Pas grand-monde... gardien de l'église... trouvé... conseil paroissial.

Autant dire à peu près tout le village. Durkin a repris la parole. Je me penche davantage à la fenêtre de la chambre du premier étage – le seul endroit où je parviens à avoir un semblant de réseau – et gagne une troisième barre magique.

— Le révérend Fletcher... problèmes psychologiques. Heureusement, nous avons déjà accepté sa démission avant que ça n'arrive, donc il n'était officiellement plus le pasteur en activité...

En d'autres termes, plus le souci de l'Église. L'absence d'empathie de Durkin frise le pathologique. Je me dis souvent que ses compétences seraient plus utiles en politique

qu'au sein de l'Église, mais au fond, ça n'est pas si différent que ça. Eux comme nous prêchent des convertis.

— J'aurais dû le savoir. Ça affecte la façon dont j'aborde les choses ici. Ça affecte la façon dont les gens perçoivent la chapelle et son pasteur.

— Bien sûr. Pardon pour cet oubli.

C'était tout sauf un oubli. Il s'est bien gardé de me donner une raison de plus de ne pas venir.

— C'est tout, Jack ?

— Non. Une dernière chose...

Ça n'aurait pas dû avoir d'importance. Si la mort n'est qu'une libération vers un plan d'existence supérieure, les circonstances qui l'entourent ne devraient pas être un sujet. N'empêche que.

— Comment a-t-il fait ça ?

Une pause, suffisamment longue pour que je sache – connaissant Durkin depuis un bon moment – qu'il se demande s'il doit me mentir ou non. Mais il soupire.

— Il s'est pendu, dans la chapelle.

À genoux dans le salon, Flo déballe des cartons. Heureusement, il n'y en a pas tant que ça. Quand le camion de déménagement est enfin arrivé, il n'a fallu aux deux jeunes types tatoués qui le conduisaient qu'une vingtaine de minutes pour décharger l'ensemble de nos biens terrestres. Bien peu de choses pour témoigner du travail d'une demi-vie.

Je me laisse tomber sur le canapé fatigué, qui tient tout juste dans le salon exigü. Tout dans le cottage est minuscule, bas et branlant. Aucune des fenêtres ne s'ouvre correctement, aussi y fait-il insupportablement chaud, et je dois me baisser chaque fois que je franchis la porte entre le salon et la cuisine (pourtant je n'ai rien d'une Amazone).

La salle de bains vert olive est piquetée de moisissure. Il n'y a pas de douche. Le chauffage est assuré par une

chaudière au fioul et un poêle à bois antédiluvien, qui a probablement besoin d'un ramonage si nous ne voulons pas mourir étouffées cet hiver.

Si l'on voit le verre à moitié plein, nous sommes logées gratuitement. À nous de faire de notre mieux pour nous approprier notre demeure. Mais pas maintenant. Pour l'instant, j'ai envie de manger, de regarder la télé et de dormir.

Flo lève les yeux.

— J'espère que les événements d'aujourd'hui ne t'ont pas fait perdre de vue que nous habitons un trou à rats.

— Non, mais ce soir, je suis trop fatiguée et affamée pour me laisser déprimer par cet endroit. Je suppose qu'il n'y a rien qui ressemble à un restaurant à emporter, dans le coin ?

— En fait, il y a un Domino's dans la ville voisine. J'ai vu ça sur Google en chemin.

— Alléluia. La civilisation. On regarde ce qu'il y a sur Netflix ?

— Je croyais que BT¹ ne nous avait pas encore reliées à Internet ?

Merde.

— On est coincées avec la télé classique, alors.

— Même pas.

— Quoi ? Pourquoi ?

Elle se lève, s'assied à côté de moi sur le canapé et passe un bras autour de mes épaules.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette image, Michael ?

Cette réplique de *Génération perdue* me tire un sourire. Au moins, certaines de mes références culturelles tiennent encore la route.

— Pas d'antenne TV. Tu sais ce que ça signifie quand il n'y a pas d'antenne TV ?

1. British Telecom.

— Bon Dieu. (Je rejette la tête en arrière.)
Sérieusement ?

— Ouaip...

— Où est-ce qu'on a atterri ?

— Avec un peu de chance, pas dans la capitale mondiale du crime.

— Les vampires, je gère. S'il y a bien une chose dont je ne manque pas, c'est de croix.

— Et tu as un carton mystère.

Le carton. Que Durkin m'ait caché les circonstances de la mort du révérend Fletcher m'avait mise dans une telle colère que j'avais presque oublié ce qui l'avait déclenchée. Je regarde autour de moi.

— Je ne sais plus trop où je l'ai posé.

— Dans la cuisine.

Flo se lève d'un bond et revient avec le carton, qu'elle laisse tomber lourdement à côté de moi. Je le lorgne d'un œil dubitatif.

Révérend Jack Brooks.

— Alors ? fait Flo en brandissant une paire de ciseaux.

Je la lui prends des mains et fends le ruban de masquage qui scelle le carton. À l'intérieur, il y a quelque chose enveloppé dans du tissu, sur lequel repose une petite carte. Je m'en saisis.

Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. C'est pourquoi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera entendu dans la lumière, et ce que vous aurez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits.

Luc 12: 2-3

Je jette un coup d'œil à Flo, qui hausse les sourcils.

— Un brin mélodramatique.

Je pose la carte et ouvre le tissu. Il contient une boîte, en cuir marron usé.

Je la fixe du regard. Les poils de mes bras se hérissent.

— Alors, tu l'ouvres ? m'encourage Flo.

Malheureusement, il ne me vient aucune excuse valable pour ne pas le faire. Je soulève la boîte et la pose sur le canapé. Quelque chose produit un bruit métallique au-dedans. Je détache les boucles.

Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert.

L'intérieur est doublé de soie rouge, et le contenu est maintenu en place par des sangles : une bible reliée de cuir, une lourde croix avec son Jésus prostré, de l'eau bénite, des linges en mousseline, un scalpel et un grand couteau cranté.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Flo.

Je déglutis, saisie d'un léger malaise.

— Un kit d'exorcisme.

— Waouh. (Puis elle fronce les sourcils.) Je ne savais pas qu'on utilisait des lames, lors d'un exorcisme.

— En général, non.

Je m'empare du couteau par sa poignée en os usée. Elle est lisse et froide dans ma main. Je le sors de la boîte. Il est lourd, et ses dents acérées sont couvertes de taches brunes.

Flo se penche en avant.

— Maman, est-ce que c'est...

— Oui.

C'est la thématique du jour, visiblement.

Du sang.

5.

Le clair de lune. Vous ne croiriez pas qu'il est différent, et pourtant si.

Le bras tendu, il caresse l'herbe du bout des doigts. *L'herbe.* Ça aussi, c'est nouveau. À l'intérieur il n'y avait pas d'herbe. Rien de doux. Pas même la literie, ferme et rêche. La clarté lunaire s'infiltrait toujours par d'étroites fenêtres, partiellement occultée par les bâtiments menaçants alentour. Et quand elle tombait, elle s'écrasait sur le béton et l'acier.

Ici, la lumière s'étale librement, sans contraintes. Elle baigne – littéralement – d'argent le parc autour de lui. Elle se blottit délicatement près de lui sur l'herbe. Peu importe que le gazon soit clairsemé, jonché de détritius, de bouteilles de cidre et de mégots de cigarettes. Pour lui, c'est le paradis. Un putain de jardin d'Éden. Ce soir, un banc lui servira de lit, et il jouira même du luxe d'un carton et d'un sac de couchage volé à un ivrogne. Il n'y a pas d'honneur entre voleurs ou mendiants. Mais pour lui, c'est un lit à baldaquin couvert de draps de soie et d'oreillers en plumes d'oie.

Il est libre. Après quatorze ans. Et cette fois, il n'y retournera pas. Il est enfin clean, il en a fini de leur programme de désintox. Il a tourné le dos aux drogues, il s'est comporté comme un bon garçon.

Il n'est pas trop tard. C'est ce que lui ont dit les thérapeutes. Vous pouvez encore vous bâtir une nouvelle vie. Vous pouvez mettre tout ça derrière vous.

Mensonges, bien sûr. On ne laisse jamais son passé derrière soi. C'est une partie de nous-mêmes. Il se traîne à nos pieds comme un vieux chien fidèle qui refuse de nous quitter. Et parfois, il nous mord les fesses.

Il glousse silencieusement. *Elle* aurait aimé ça. Elle lui disait toujours qu'il savait y faire avec les mots. Peut-être, mais il savait aussi y faire avec les poings et les bottes. Il ne parvenait pas à maîtriser sa colère. Elle obscurcissait tout. Elle lui arrachait ses mots et les remplaçait par un épais brouillard rouge sang qui pulsait à ses oreilles et lui remplissait la gorge.

Tu dois contrôler ta colère, lui disait-elle. *Ou cette salope te bouffera.*

La nuit, dans sa cellule, il l'imaginait près de lui, sa main lui caressant les cheveux, le calmant par ses murmures. L'aidant à supporter le confinement et les symptômes du manque. Il sonde du regard l'obscurité autour de lui, la cherche. Non. Il est seul. Mais plus pour très longtemps.

Il tire le sac de couchage jusqu'à son menton, pose la tête contre le banc. La nuit est douce. Il est heureux de dormir à la belle étoile. Il peut contempler la lune et le firmament et attendre le matin avec impatience.

C'est quoi, déjà, cette chanson qui parle de demain ? Plus qu'un jour avant demain, quelque chose comme ça.

Ils la chantaient, parfois.

J'aimerais bien qu'on soit des orphelins, comme Annie, disait-elle. *Alors on pourrait partir d'ici.*

Et elle se lovait contre lui, tout en membres osseux et en cheveux emmêlés qui sentaient le biscuit.

Il sourit. *Demain, demain, je viendrai te chercher.*

6.

L'office du dimanche matin est le temps fort de la semaine d'un pasteur. Si vous voulez attirer une foule – et par foule, je parle d'un nombre à deux chiffres –, le dimanche est déterminant.

Dans mon ancienne église, à Nottingham, dont la congrégation était essentiellement noire, chacun se mettait sur son trente et un : chapeaux, costumes, boucles serrées et grandes révérences pour les petites filles. *Comme Ruby.*

Cela rendait ce jour unique. Cela *me* donnait l'impression d'être unique. Surtout en sachant, si vous y regardiez de plus près, que ces tenues étaient souvent usées jusqu'à la corde ou serrées autour de la taille. Les membres de ma congrégation venaient des plus pauvres quartiers de la ville, et pourtant ils faisaient cet effort. Se montrer dans ses plus beaux atours un dimanche matin était une question de fierté.

Même certaines de mes autres anciennes églises voyaient débarquer des clochards sur leurs bancs, parfois lors des offices. Ma foi, dans ce métier, on fait avec ce qu'on a.

Bien sûr, ça peut être décourageant, mais j'essaie toujours de garder à l'esprit que si ne serait-ce qu'une personne tire un peu de réconfort de mes paroles, c'est une

victoire. L'Église n'est pas uniquement pour ceux qui croient en Dieu. Elle est pour ceux qui n'ont rien en quoi croire. Ceux qui sont seuls, perdus, sans même un toit sur la tête. C'est un refuge. C'est comme ça que je l'ai trouvée. Quand je n'avais nulle part où aller, personne vers qui me tourner. Quelqu'un m'a tendu la main. Je n'oublierai jamais cet acte de bonté. À présent, j'essaie de rendre ce qu'on m'a donné.

Je ne sais pas trop quoi attendre de cette nouvelle congrégation. Les villages accordent plus d'importance aux traditions. L'église joue un rôle prédominant dans la communauté. Mais les fidèles y sont souvent plus âgés. C'est fou, le nombre de personnes qui découvrent la foi en même temps que leur premier dentier.

Cela dit, ce n'est pas moi qui prêche, aujourd'hui. Je ne commence officiellement que dans deux semaines. Ce matin, la vedette est le révérend Rushton, de Warblers Green. Nous avons déjà échangé quelques e-mails. Il me fait l'effet de quelqu'un de gentil, dévoué et débordé. Comme la plupart des prêtres de campagne. Il partage actuellement son temps entre trois églises ; assurer en plus l'intérim à Chapel Croft n'est pas vraiment un choix, ou, comme il le dit lui-même :

« Dieu est peut-être omniprésent, mais je n'arrive pas encore à être à quatre endroits à la fois. »

Cela explique en partie l'urgence de ma nomination. Mais en partie seulement.

L'étrange boîte m'a laissé un sentiment de malaise. Je n'ai pas dormi, cette nuit. Le silence m'a tenue éveillée. Il m'a manqué le gémissement rassurant d'une sirène au loin ou les ivrognes criant sous ma fenêtre. Les événements de la journée tournaient en boucle dans ma tête : Poppy, le visage dégoulinant de sang. Le couteau cranté. Les traits

de Ruby. Qui se confondaient avec ceux de Poppy. Avec le sang pour relier tous ces éléments.

Pourquoi ai-je accepté de venir ici ? Qu'est-ce que j'espère accomplir ?

Je finis par m'extirper du lit à 7 heures passées de quelques minutes. Un coq chante bruyamment. Merveilleux, vraiment. Après m'être fait un café, je cède à la tentation et sors ma rouleuse et mon tabac du tiroir de la cuisine où je les avais rangés, sous un torchon.

Flo me fait la guerre pour que j'arrête. J'essaie continuellement. Mais la chair est faible. Je roule ma clope clandestine sur la table, enfle un sweat à capuche sur mon débardeur, un jogging, et vais la fumer dehors, sans m'éloigner de la porte de derrière. Je m'efforce de mettre mes idées noires de côté. Il fait déjà chaud malgré les nuages. Une nouvelle journée. De nouveaux défis. Une chose pour laquelle je suis toujours reconnaissante. Demain n'est jamais sûr. Chaque jour est un cadeau, qu'il faut utiliser avec sagesse.

Mais, comme la plupart des pasteurs, je ne mets pas en pratique ce que je prêche.

Je termine ma cigarette et monte à l'étage prendre un bain tiède. Puis je me sèche et tâche de me rendre présentable. J'ai les cheveux encore noirs, à de rares exceptions près. Je n'ai pas trop de rides, mais ce sont sans doute mes kilos en trop qui les comblent. Je suppose que je ressemble à n'importe quelle mère stressée en milieu de quarantaine. Verdict : il faudra faire avec.

Je redescends d'un pas lourd. Flo est debout, étonnamment, pelotonnée dans le canapé avec une tasse de thé et un livre. Le dernier Stephen King, d'après la couverture.

— Alors, j'ai l'air de quoi ?

Elle lève les yeux.

— Tu as l'air crevée.

— Merci. Et à part ça ?

J'ai opté pour un jean, une chemise noire et mon col romain. Histoire que les gens sachent qui je suis, mais que je ne suis pas de service.

— Je ne suis pas sûre, pour le noir.

— Je garde le fluo et les bas résille pour plus tard.

— Quand ça ?

— Noël ?

— Vas-y en douceur avec eux.

— C'est le plan.

Elle sourit.

— Ton look est au top, maman.

— Merci.

J'hésite un instant, avant d'ajouter :

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Ça va ?

— Oui.

— Vraiment ?

— On ne va pas revenir là-dessus, maman. *Non*, je ne te hais pas. *Oui*, je suis dégoûtée d'avoir quitté Nottingham. Mais ce n'est que temporaire, n'est-ce pas ? Comme tu le dis si bien : c'est comme ça et pas autrement.

— Tu es parfois beaucoup trop adulte.

— Il faut bien que l'une de nous le soit.

J'ai envie de jeter mes bras autour d'elle et de la serrer fort contre moi. Mais elle s'est replongée dans son livre.

— Tu viens, ce matin ?

— Je suis obligée ?

— Comme tu veux.

— En fait, je voulais aller voir le cimetière, prendre quelques photos.

— OK. Amuse-toi bien.

J'essaie de réprimer une pointe de déception. *Bien sûr* qu'elle n'a aucune envie d'aller écouter un office sec et poussiéreux dans une chapelle exiguë qui sent le renfermé. Elle a quinze ans. Et je ne pense pas qu'on doive imposer ses croyances à ses enfants.

Ma mère a essayé. Quand j'étais petite et incapable de me tenir tranquille, elle m'obligeait à mettre ma plus belle robe, celle qui grattait à force d'être lavée, et me traînait aux offices. Les bancs étaient durs, la chapelle, glaciale, et le prêtre dans ses habits noirs me faisait pleurer. Plus tard, la religion est devenue l'une des béquilles de ma mère, avec le gin et les voix dans sa tête. Ça a eu l'effet inverse, sur moi. Je me suis enfuie à la première occasion.

Croire devrait être un choix personnel, pas quelque chose qu'on vous fait entrer de force dans le crâne quand vous êtes trop jeune pour y comprendre quoi que ce soit. La foi n'est pas un héritage familial. Elle n'a rien de tangible ni d'absolu. Même pour un prêtre. Il faut continuellement l'entretenir, comme le mariage ou les enfants.

Il arrive qu'on doute. C'est normal. Il se passe parfois des choses horribles. Des choses qui vous amènent à vous demander si Dieu existe, et pourquoi c'est un tel connard. Mais la vérité, c'est que ces choses horribles n'arrivent pas à cause de Dieu. Il n'est pas assis au milieu de sa salle de contrôle céleste, à réfléchir à des moyens d'éprouver notre foi, comme un Ed Harris divin dans *The Truman Show*.

Les choses horribles arrivent parce que la vie est une série d'actes aléatoires et donc imprévisibles. On commet des erreurs en chemin. Mais Dieu les pardonne. Du moins, je l'espère.

Je pends mon sweat au dossier d'une chaise de la cuisine et repasse une tête dans le salon.

— Bon. Je ferais mieux d'y aller.

— Maman ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que tu vas faire de cette boîte ?

Je n'en sais vraiment rien. Ça m'a secouée plus que je ne suis prête à le reconnaître. En tout cas devant Flo. *D'où est-ce qu'elle vient ? Qui a pu la laisser là ? Et pourquoi ?*

— On verra. Je vais peut-être en toucher deux mots à Aaron.

Elle fait la grimace.

— Il me fout les jetons.

Je voudrais lui dire de ne pas se montrer si dure, mais moi aussi, il me fout les jetons. Je ne sais pas trop pourquoi. On rencontre pas mal d'originaux et de solitaires, dans ma partie. Mais Aaron, c'est autre chose. Quelque chose qui fait naître en moi des sentiments que j'aurais préféré oublier.

— On en parlera plus tard, si tu veux bien.

Je passe un bras dans le sweat.

— OK. Et, maman ?

— Quoi ?

— Prends un autre sweat. Celui-ci pue la clope.

7.

Je trouve Aaron au fond de la chapelle en compagnie d'un pasteur replet aux cheveux bouclés. Il est 9 h 30, et les premiers fidèles ne sont pas encore là.

Pour une raison ou une autre – sans doute parce qu'ils se retournent immédiatement à mon arrivée –, j'ai l'impression qu'ils sont en train de parler de moi. Je suis peut-être parano. Ou pas. Et pourquoi ne parleraient-ils pas de moi ? C'est moi, la petite nouvelle. Mais ça me met mal à l'aise. Je plaque un sourire sur mon visage.

— Bonjour. Je ne voulais pas vous interrompre.

Le pasteur bouclé m'accueille d'un sourire franc.

— Révérend Brooks. Je suis le révérend Rushton – Brian. Nous nous rencontrons enfin en personne !

Il me tend une main potelée. C'est un homme de petite taille, corpulent, à la peau marbrée couleur corned-beef qui trahit une certaine complaisance pour les bonnes choses de la vie. Ses yeux brillants et mobiles respirent l'espièglerie. S'il n'avait eu son col clérical, je l'aurais pris pour un gérant de pub ou peut-être frère Tuck.

— Nous – enfin, moi, surtout – sommes tellement contents de vous avoir parmi nous.

Je lui serre la main.

— Merci.

— Alors, vous êtes bien installée ? Ou c'est encore trop tôt pour le dire ?

— Très bien, mais il faut toujours un peu de temps pour s'acclimater. Vous savez ce que c'est.

— Pas vraiment, non. Je n'ai pas bougé de Warblers Green depuis mon vicariat. Ça fait presque trente ans, maintenant. Très paresseux de ma part, je l'admets. Mais j'aime cette paroisse et, bien sûr (il se penche vers moi d'un air conspirateur), le pub voisin est plutôt pas mal.

Et il part d'un rire grave, rocailleux et contagieux.

— On ne peut pas vous en vouloir, alors.

— Ça doit beaucoup vous changer de Nottingham.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Essayez d'être patiente avec nous autres, pauvres péquenauds. Nous ne sommes pas si mal, quand on nous connaît. Et nous n'avons brûlé aucun nouveau venu, récemment. Pas depuis le solstice, en tout cas.

Il glousse de nouveau, et son visage s'empourpre plus encore. Il sort un mouchoir de sa poche et se tamponne le front.

Aaron s'éclaircit la gorge.

— Le culte d'aujourd'hui aura pour thème les nouveaux amis et les commencements, dit-il d'un ton lugubre qui pourrait difficilement être moins amical. Le révérend Rushton a trouvé cela approprié.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ou de dire quoi que ce soit, ajoute Rushton. Nous vous présenterons officiellement plus tard. Mais c'est bien que vous soyez là. (Il me fait un clin d'œil.) La nouvelle de votre arrivée s'est répandue. Tout le monde a hâte de voir la nouvelle dame pasteur.

Je me raidis.

— Bien.

— Bon, nous ferions mieux de nous préparer, alors. (Rushton fourre son mouchoir dans sa poche et frappe une fois dans ses mains.) Notre public ne va pas tarder à arriver !

Aaron s'éloigne vers l'autel. Je m'assieds sur un banc à l'avant.

— Oh, fait Rushton en se retournant à moitié de façon un peu trop nonchalante. Aaron m'a dit que vous aviez rencontré Simon Harper et sa fille, hier.

C'est donc de *ça* qu'ils discutaient à mon arrivée.

— Oui. Drôle de premier contact.

Il marque une pause, choisit ses mots avec soin.

— La famille Harper vit par ici depuis des générations. On peut remonter leur lignée jusqu'aux Martyrs du Sussex... Connaissez-vous les martyrs ?

— Les protestants qui ont été tués sous le règne de Mary I^{re}.

— Tout juste, dit-il avec un grand sourire.

— J'ai lu *ça* sur Internet.

— Ah, eh bien, vous entendrez beaucoup parler d'eux, dans le coin. Les ancêtres de Simon Harper faisaient partie des martyrs morts sur le bûcher. Il y a un monument à leur mémoire dans le cimetière.

— Nous l'avons vu. Quelqu'un a laissé des incandescentes tout autour.

Il hausse ses sourcils broussailleux.

— Des incandescentes ? Vous avez *vraiment* fait des recherches. Certains les trouvent un peu macabres, mais nous sommes très fiers de nos martyrs, dans le Sussex ! (Il rigole de nouveau, mais retrouve rapidement son sérieux.) Quoi qu'il en soit, les Harper sont ce qu'on pourrait appeler des « piliers de la communauté ». Ils sont très respectés, ici. Ils ont fait beaucoup pour le village et pour l'église au fil des ans.

— De quelle manière ?

— Donations, levées de fonds. Leur entreprise emploie de nombreux locaux.

L'argent. On en revient toujours à ça.

— Je songeais à les appeler pour passer les voir. Histoire de m'assurer que Poppy va mieux.

— Ma foi, ça ne pourrait pas vous faire de mal de vous familiariser avec les Harper. (Il me jette un regard pénétrant.) Et s'il y a quoi que ce soit d'autre que vous vouliez me demander, n'importe quoi, je serais ravi de vous aider.

Je songe à la boîte en cuir posée sur la table de la cuisine. L'étrange carte. Rushton sait-il quelque chose ? Peut-être. Mais je ne suis pas certaine que ce soit le bon moment pour en parler.

— Merci, je réponds avec un sourire. Si je pense à quelque chose, je n'y manquerai pas.

L'office passe vite. La chapelle est à moitié pleine ; la curiosité, sans doute, mais je n'ai pas vraiment l'habitude. Même dans ma précédente église, qui était plutôt fréquentée selon les standards citadins, je m'estimais heureuse de voir un quart des bancs rempli. Et tous ici ne sont pas des personnes âgées. Je repère un homme aux cheveux noirs dans la quarantaine, seul au bout d'une rangée. Quelques familles, aussi, mais pas les Harper. Visiblement leur soutien se limite au financement de l'église.

Tout le temps que dure le culte, je sens des yeux sur moi. C'est compréhensible. Je suis nouvelle. Je suis une femme. C'est le col romain qu'ils voient, pas moi.

Rushton est un orateur exubérant et chaleureux. Il est drôle quand il le faut et ne s'appesantit pas trop sur les textes liturgiques. Ça peut sembler bizarre, mais les gens ne viennent pas à l'église pour entendre des passages de la Bible. Déjà, elle a été écrite il y a des milliers d'années.